

LAURE
SORASSO

Les
guerrières

D'abord, je dis

Pourquoi ne serais-je pas une somme de tout ? Pourquoi ne puis-je pas être à la fois ce que j'ai été et ce que je serai ?

Additionner plutôt que soustraire.

Je suis toutes les filles que j'ai été et toutes les femmes que je serai parce que j'en ai décidé ainsi. Je ne veux pas me courber, moi, et oublier, je ne veux pas perdre ma taille, mes souvenirs et ce qui fut ma grandeur. Je ne suis pas née de la dernière pluie mais je ne suis pas décatie, je refuse que la douleur me mate et que les jeunes filles m'effacent. Je suis là, une somme de toutes, et je resterai tant que la terre ne m'aura pas avalée.

C'est quoi plier l'échine et accepter ? Ça ne vaut rien devant ma décision parce qu'au final, je gagnerai face à vous tous, face à mes moi, face à la vie qui croit que les fourmis s'écrasent devant leurs prédateurs.

Je m'appelle Geneviève. Un prénom passé de mode, mais doux sous la langue, adouci par le *ge* et ses multiples *e*. Je m'appelle

Geneviève, comme la sainte. Un prénom qui compte et qui retient, parce que je suis italienne, de parents italiens analphabètes. D'où est venue cette mystérieuse inspiration ? D'une grand-mère française ? Je ne l'ai jamais su, je n'ai jamais eu ces curiosités-là. Comment mon père a-t-il pu accepter ce prénom imprononçable pour lui ? Devait-il finalement l'aimer, ma mère, pour l'accepter ? Dans mes premières années, on m'appelait Gina, parce que ça, c'était prononçable.

Je n'ai pas eu d'enfants, du moins qui ont grandi, et j'en ai eu tant et tant ; j'ai eu plusieurs maris ou amis mais je leur ai survécu, parce que je suis de celles qui restent et qui s'acharnent.

J'ai grandi dans les Pouilles, dans un endroit désert. Il y faisait froid et faim et on était nombreux. Je n'ai pas connu l'affection de ma mère parce qu'à peine née, un autre « né » est arrivé et puis un autre. Mes parents se sont arrêtés à sept. Nous étions sept enfants et il fallait se battre. Se battre pour les repas, pour la place auprès du feu, pour les deux couvertures, se battre pour

exister. Mes grands frères m'étaient ennemis, les plus petits ne m'étaient rien, moi, je survivais. J'ai été placée dans une famille de la ville à l'âge de neuf ans. Je servais un peu à tout mais j'étais beaucoup aux côtés des enfants. J'ai appris à lire avec eux, en plus de tenir la maison, de travailler aux champs. Mes activités dépendaient des saisons. Quand j'ai eu douze ans, je ne savais même plus que j'avais un prénom. On m'appelait Maria parce que c'était plus pratique, plus passe-partout, moins français, c'est sûr. À quinze ans, je tournais mal. Mes fréquentations étaient discutables, mais j'étais si vaniteuse. Je me faisais belle, passais du temps à coiffer mes longs cheveux châtain qui ondulaient merveilleusement bien. J'étais petite mais fine. Je n'ai jamais eu un très beau visage mais je savais plaire à qui se laissait prendre. Quand j'avais reçu mes gages, en fin de semaine, je m'arrangeais toujours pour trouver quelqu'un qui m'amènerait danser à Turin. Et je trouvais toujours quelqu'un d'autre pour me ramener le lendemain. La famille ne m'a pas gardée, je n'étais plus assez malléable, plus assez travailleuse,

j'allais leur attirer des ennuis. On me mit à la porte.

Je suis retournée voir les miens. Pas longtemps. Suffisamment pour me rendre compte qu'ils m'étaient étrangers, violents, frustes. Suffisamment pour connaître mes frères et leurs roustes. Suffisamment pour partir.

J'ai fait comme j'avais appris. Je me suis débrouillée, j'ai passé la frontière. Je suis passée en France par Barcelonnette, à pied, motorisée, seule, accompagnée. J'ai connu tous les voyages en un seul. J'ai pris le petit train des Pignes pour aller jusqu'à Nice. Je suis allée y voir la mer, j'ai vu la clarté de l'eau, les plages de galets qui handicapaient les vacanciers, la vieille ville qui avait les odeurs de mes villages italiens, et puis j'ai décidé de ne pas rester. Je ne voulais pas d'une vie ici, trop proche de la frontière, trop italienne, j'allais mal tourner, il me fallait gagner, déjà.

Je me suis arrangée et j'ai pu prendre un autocar. Je voulais m'enfoncer dans les terres

et ne pas retourner dans la montagne d'où je venais. J'ai débarqué à Saint-Raphaël. Là encore, il y avait la mer. Je ne voulais pas de la mer, je voulais me fixer, il ne me fallait pas d'horizon au loin, il ne me fallait pas de *farniente*, il me fallait quelque chose pour que je m'arrime solidement et que je ne tourne pas mal.